L'exemple apporté, par quelques grandes fortunes dans l'action de solidarité qu'elles produisent, est tout aussi important.

La transcendance, le retour aux fondamentaux spirituels, éthiques, moraux, l'exemple, sont des axes majeurs dont nos sociétés ont un besoin urgent pour atténuer la réalité criante des inégalités profondes, des frustrations croissantes, des envies réelles et donc des violences consécutives qui meurtrissent nos sociétés.

Voyons le troisième acteur, le pauvre.

3. Le pauvre

Nous lui consacrerons un chapitre bref puisqu'il a émaillé tout notre essai. Je voudrais rapporter pour ce chapitre les propos que Catherine Chalier (Cf. ci-dessus) met dans la bouche d'Eliezer Berkovits *(« With God in Hell »,* New York, Sanhedrin Press, 1979).

« Lorsque des hommes et des femmes se trouvent séparés du monde, des autres hommes, par toute l'épaisseur terrifiante de la haine, lorsqu'ils sont voués à périr, les manifestations de la vie issue des profondeurs de la terre, eussent-elles l'humilité de cette fleur rachitique qui se fraie un chemin entre les pierres… demeurent, parfois en tout cas, un signe miraculeux. Ce signe ne console de rien, il ne sauve pas du malheur de la mort. Néanmoins, il dit à ceux qui le perçoivent et qui, incompréhensiblement au regard du malheur et de la détresse qui les habitent, s'en réjouissent que leur séparation du monde…, du monde commun, ne les aliène pas de « la Création divine ».

L'éternité et la beauté de la nature, de la terre, de l'harmonie du cosmos sont le premier cadeau offert par la terre aux hommes pauvres ou riches.

Si la terre « s'offre » à l'homme qui la travaille et la préserve, le pauvre aussi, de son côté, doit apprendre à partager

avec son prochain pauvre. Le geste de donner est sa première richesse ; donner c'est recevoir (voir plus haut).

Ce chapitre sur le pauvre est inépuisable, et humblement on ne pourra pas en faire le tour, mais, persuadé de la présence de Dieu, je ne peux que citer le psalmiste qui, sans égal, a su le mieux parler du frère dans l'indigence et le dénuement :

« Oui, tu viens en aide à un peuple humilié, et tu abaisses les yeux hautains ». (Psaume 18, 28).

Le lien entre le riche, le pauvre et la terre ne peut se faire qu'en positionnant Dieu ou la transcendance à sa juste place.

Le riche, le pauvre et la terre l'acceptent assurément.

Venons-en, bien que nous en ayons parcouru plusieurs aspects, à l'État, au gouvernement, à ceux qui dirigent un pays, une nation ; c'est le quatrième acteur.

4. Les gouvernants : Droits et devoirs des états

L'État de droit social, est celui qui se conforme à l'article 22 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, du 10 décembre 1948. « Toute personne, en tant que membre de la société, a droit à la Sécurité Sociale ; elle est fondée à obtenir la satisfaction des droits économiques, sociaux et culturels indispensables à sa dignité et au libre développement de sa personnalité, grâce à l'effort national et à la coopération internationale, compte tenu de l'organisation et des ressources de chaque pays ».

L'article 25 de cette même déclaration stipule aussi :

« Toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille, notamment pour l'alimentation, l'habillement, le logement, les soins médicaux ainsi que pour les services sociaux nécessaires : elle a droit à la sécurité en cas de chômage, de maladie, d'invalidité, de veuvage, de vieillesse ou dans les autres cas de perte de ses

moyens de subsistance par suite de circonstances indépendantes de sa volonté…

Les résultats depuis 74 ans sont à débattre, tant en France qu'en Europe, nous l'avons vu.

Si les droits sont parfaitement définis par l'État dans cette déclaration, les devoirs des différents gouvernements ou responsables politiques n'ont pas été honorés, si ce n'est dans l'incantatoire.

Le courage des hommes politiques fixés toujours sur leur réélection prochaine est empêché par les ambitions personnelles, elles-mêmes entretenues par des élections trop fréquentes et rapprochées. Le courage nécessite un temps long, une acceptabilité des populations et une adaptabilité en fonction du temps, des époques, mais aussi en fonction des régions, ou des nations.

Cette frénésie électorale tous les trois ou cinq ou sept ans est délétère. Une personne faible moralement et physiquement ne peut pas soutenir des changements politiques et sociaux, voire sociétaux, aussi rapides ; donc, ils sont *laissés-pour-compte* et marginalisés.

Autant les droits sociaux sont une acquisition fondamentale, autant les droits se sont mal adaptés aux évolutions sociétales.

Autant les droits sociaux ont donné droit aux prestations sociales, ces dernières, n'ont pas réussi à évoluer avec le temps, avec les populations qui doivent, de manière juste, en bénéficier.

Lorsque nous parlons de justice dans le cadre de ces prestations, c'est parler des fraudes, c'est aussi parler de traçabilité de ces prestations, calquées sur l'évolution de l'emploi des bénéficiaires.

Une parfaite lisibilité du parcours de ces prestations est la seule garantie de pérennité et d'adhésion au système.

Une fois ces objectifs atteints, il faut envisager, en fonction de l'emploi, de l'évolution ou non de la pauvreté, une flexibilité des cotisations et charges sociales, à la baisse ou non. Ceci

évidemment entraînera une lutte permanente contre le chômage et une vraie politique, à moyen et long terme, industrielle, agricole, économique, qui ne varient pas au gré des élections, car ces actions nécessitent un temps long.

Enfin, le bon sens, la proximité des gens de terrain, des corps intermédiaires, des associations doivent elles aussi s'inscrire dans le temps long et accompagner ces projets établis en commun.

Ce volontarisme et ce temps long, nous l'observons, par exemple, en Chine.

Le parti communiste chinois (PCC) célébrait le centenaire de sa création (Rapport de J. Damon, Telos, le 2/10/2022). Afin de fêter l'événement, les autorités avaient, depuis des années, planifié pour cette date, la fin de la pauvreté et *« parachevé l'édification intégrale de la société de moyenne aisance »*, selon ses mots.

L'Empire du Milieu (comme le souligne J. Damon dans l'article) mérite la première place au palmarès des pays où la pauvreté a le plus reculé. Des centaines de millions de personnes dans les villes puis dans les campagnes ont vu leur pouvoir d'achat passer au-dessus du seuil quotidien et fatidique de 1,90 dollar par jour, tel que fixé par la Banque Mondiale.

On ne connaît pas la validité des données chinoises, mais ceci ne remet pas en cause, quoi qu'il en soit, la dynamique positive constante enregistrée.

Comme nous l'avons vu, en fait la politique chinoise obéit aux critères de réussite que nous avons évoqués ci-dessus, c'est-à-dire : volontarisme, temps long, sans soubresauts politiques intempestifs, et cela paye visiblement !

Alors, évidemment on ne peut que déplorer les atteintes aux libertés, et un autoritarisme peut-être d'un autre temps. Il faut cependant observer que l'économie chinoise a su non seu-

lement se transformer, évoluer, se développer, se moderniser et devenir la première puissance économique mondiale.

De son côté, l'Union européenne dans les années 2000 s'était lancée dans des visées ambitieuses. La stratégie dite de Lisbonne, de mars 2000, ambitionne de mettre en place un axe majeur de politique économique et de développement au sein de l'Union, d'une croissance économique durable et d'une plus grande cohésion sociale.

Dès 2004-2005, l'analyse de cette stratégie a montré que celle-ci avait été jusqu'alors un échec parce que les États membres n'ont pas tenu leurs engagements.

Aux vœux de Lisbonne 2000 était associé le souhait « de faire un pas décisif vers l'élimination de la pauvreté ». C'est un échec aujourd'hui, c'était déjà un échec avant la crise sanitaire.

Les démocraties libérales mettent en avant la liberté et critiquent l'opacité et l'autoritarisme. Le fait est que le volontarisme leur fait défaut.

Il faut rajouter, malgré les quelques épisodes de revendications de liberté, la cohésion sociale, l'unité sociale, sont majoritairement observées, en Chine, et potentialisées par le phénomène « *guanxi* » dont nous avons déjà évoqué l'ancrage vital au stade familial, professionnel ou de proximité ; cela semble essentiel.

Souvent à l'ouest de l'Europe, on se paie de mots, pour montrer de la volonté, là où cette dernière doit plutôt traiter les maux de la pauvreté.

À cet égard, le gouvernement français a défini en juillet 2022, dans le cadre du troisième Rapport Annuel de Prévention et de Lutte contre la Pauvreté, plusieurs objectifs :

— L'égalité des chances dès les premiers pas pour rompre la reproduction de la pauvreté.

— Garantir au quotidien les droits fondamentaux des enfants.

— Un parcours de formation garanti pour tous les jeunes.

— Des droits sociaux plus accessibles, plus équitables et plus incitatifs à l'activité.

— Investir pour l'accompagnement de tous vers l'emploi.

— Ces mesures ont pour but :

— d'éviter la reproduction sociale de la pauvreté.

— de permettre aux gens de sortir de la pauvreté par l'emploi.

— de ne laisser personne en situation de grande pauvreté.

Ces nobles propos doivent enfin trouver réalité, et surtout passer aux traitements curatifs et préventifs ; c'est du courage qu'il faudrait et une volonté tenace, pour le bien commun, qu'est l'épanouissement de l'être humain.

Repenser le temps politique

Au vu de tout ce qui a été dit, on se rend compte d'une chose, c'est que, quelles que soient les bonnes intentions, quels que soient les projets politiques, on se heurte systématiquement au même problème : le manque de temps pour la réalisation, trop court entre deux élections, tous les deux, trois, cinq ou au maximum tous les sept ans. Il faut, à notre humble avis, repenser le temps politique, et considérer qu'il y a des politiques de « *temps court* » et des politiques de *« temps long* ».

On ne peut plus continuer à ne jamais accomplir un programme politique, soit parce que le temps manque, soit parce qu'il y a une élection intermédiaire, soit parce qu'il faut préparer une prochaine élection décisive l'année d'après, soit parce que le contexte ne s'y prête pas, soit parce que le diagnostic manque d'exactitude et donc donne un traitement incomplet, mal pensé, et donc mal accepté.

Cela fait trop longtemps que ces constatations sont observées : il faudrait en sortir.

Si la Chine y a mis plus de 70 ans, avant de commencer à avoir des résultats tangibles, cela doit nous inspirer.

On pourrait dès lors, mieux agir, mieux connaître, mieux accompagner, sans ces vagues successives d'incarnations toujours égocentrées, à la recherche des honneurs et peu enclines à « prendre son temps » ; l'enjeu est de taille, la frénésie n'est pas de mise, l'être humain en question l'exige, la progressivité volontariste est aussi une réponse.

Abordons, maintenant le cinquième acteur, recherché pour les uns, ignoré pour les autres, mais toujours présent sous des formes différentes.

5. Dieu et la transcendance

Avant d'aborder le dernier acteur, Dieu ou la transcendance, posons-nous la question du lien possible entre démocratie et spiritualité.

En effet, il faut distinguer spiritualité et religion. Autant la spiritualité est du ressort de l'intime, de la vie intérieure des personnes mêmes engagées dans la cité, autant la religion comprend diverses facettes, diverses croyances, mais qui relient extérieurement des gens de même foi religieuse.

Cependant la démarche spirituelle doit être considérée comme une énergie nécessaire à notre société, comme une tâche à soutenir (Gilles Guillaud, dans Vie sociale et Traitements, *« Démocratie, laïcité, spiritualité »*, 2008/4 (n° 100).

Dans un monde déchiré, ayant perdu ses valeurs, ses repères, son éthique, où les intérêts de chacun dominent ceux des autres, où l'abnégation et la bienveillance ont disparu de la conscience et du langage populaire, la recherche, le retour vers une quelconque forme de spiritualité ou de transcendance devient une valeur vitale pour l'humanité.

Ce palindrome en hébreu du verbe donner, *Natan*, qui se lit comme en phonétique française de droite à gauche et de gauche à droite, nous invite à prendre en compte que « donner c'est aussi recevoir », car des deux côtés chacun donne et reçoit. Ce lien manquant, dans les sociétés modernes, doit être retrouvé, il est vital.

La référence à la transcendance peut être vécue comme une attitude hiérarchique verticale, comme une référence « paternelle », mais aussi comme une valeur fondatrice, enracinée dans l'esprit et guidant la conduite de chacun.

Pour G. Guillaud (*ibid.*), l'enjeu que représente pour la démocratie, le dépassement de l'individualisme, exige nécessairement un dépassement de soi.

Dans cette crise sociale et sociétale que nous vivons depuis de trop nombreuses années, la démocratie a besoin de la spiritualité pour raviver les âmes, les esprits, réparer la démobilisation, et traiter la dépression ambiante.

Par ailleurs aussi, la démocratie est elle-même, nous dit G. Guillaud, une valeur spirituelle.

Ainsi donc, la spiritualité a besoin de la démocratie ; elle représente un socle intangible, pour contrecarrer tout hégémonisme, tout populisme, et tout sectarisme.

La spiritualité en tant que valeur d'unité est un véritable engagement de chacun, mais aussi de chaque-un, vers un « tous » commun.

Cette spiritualité fonde une égalité de droit à la vie, et en appelle au principe de responsabilité, au souci de chaque-un pour l'autre.

Le politique ou la « Politique » doit se reconstruire, car nous ne pouvons pas être satisfaits de ce que ce merveilleux principe est devenu.

Il a perdu ses lettres de noblesse, sa capacité de construire un bien commun, et ouvre les portes à toutes formes de démagogie, d'autoritarisme ou de totalitarisme.

Ceux qui en font les frais sont toujours les classes défavorisées, les plus fragiles, les plus faibles, entraînant une crise aiguë du lien social.

Les solidarités intergénérationnelles ne sont plus naturelles, aggravées par la crise sanitaire, et ont beaucoup de mal à s'exprimer, et se réaliser.

La vie dans la Cité, dans cette incertitude, nécessite du courage, une prise de risque non pas inconsciente, non pas immature, non pas effrénée, mais ancrée sur des principes moraux et spirituels, ancrée donc sur ce type de projet global mobilisateur, qui a pour valeur cardinale le traitement des inégalités, sources d'envies, de frustrations et de violences.

Cette spiritualité nous paraît essentielle dans cette société que nous avons décrite. Elle doit rebâtir un monde nouveau et refaçonner un avenir stable où les priorités sont établies, les solidarités ancrées, les valeurs qui ont fondé l'humanité mises sur la table ; ce serait déjà une révolution utile, fondée et salvatrice.

À cette spiritualité, néanmoins, chacun dans son histoire, dans son éducation, dans sa culture va trouver son identité propre pour définir de quel type de spiritualité, il s'est nourri.

Comme je l'ai rapporté au début de cet ouvrage, j'ai été marqué par le concept de « *Tikkoun Olam* », que je traduirai plutôt par « Parfaire le monde », plus que réparer, comme je l'avais dit auparavant.

Le judaïsme, de ce point de vue, convient que l'homme doit prendre toute sa part pour « Parfaire ce monde » qui nous a été donné. Dieu est alors Créateur, l'homme devient co-acteur, co-normalisateur, co-harmonisateur, de cet univers que nous habitons.

Dans la tradition juive, on considère que parmi toutes les idées touchant « l'éthique de responsabilité », l'ancrage du *Tikkoun* est tenu simplement par un concept mystique, dont l'appréhension par le commun des mortels n'est pas facile.

Les lois, les codes, les commandements, les coutumes ont leurs fondements, leurs histoires et ne changent pas de génération en génération, d'une situation à une autre.

Le *Tikkoun Olam (T.O)* est un concept débouchant sur une action spécifique, personnelle, variable en intensité et en durée, il exprime la croyance que notre présence dans une époque, dans l'espace où nous vivons, n'est pas due au hasard. C'est forcément que nos talents, nos potentialités, nos possibilités, dans cette invitation à agir, à modifier les paramètres « brisés » de ce monde, doivent être complétés et parachevés pour le meilleur à venir.

L'idée que Dieu ne se préoccupe principalement que de l'universel est une erreur, délaissant ainsi sa Création.

Nous sommes là par la volonté Divine, pour agir à cet instant, là où nous sommes.

C'est notre mission, notre accomplissement, notre raison d'être, cette mission nous devons la réaliser, c'est là, donner un sens à sa vie.

On comprend donc que deux êtres non identiques, deux endroits différents, sont l'objet de réalisations spécifiques, différentes, parfois complémentaires.

Là où « je suis en capacité de faire », va rencontrer « ce que je dois faire ou ce que j'ai besoin de faire ». C'est le défi que le Créateur nous a assigné.

Ce concept a, selon certains, été établi dans la prière finale que nous récitons trois fois par jour.

C'est ce texte que mon père a déclamé avant de quitter ce monde.

On retrouve, à l'âge d'or du judaïsme médiéval espagnol, deux siècles avant l'expulsion d'Espagne, de nombreux commentaires sur cette idée.

Pendant plus d'un siècle, du XIVe au XVe siècle, des troubles, des malheurs, des autodafés sont alors, encore à déplorer.

Le thème, pendant cette période trouble, de *T.O* est malgré tout, paradoxalement, développé en profondeur.

Beaucoup de juifs expulsés ont fui la péninsule Ibérique pour aller en Europe centrale, ou en Palestine de l'époque, sous domination ottomane ; on peut citer David Ben Zimra (Radbaz, acronyme), Moïse Ben Yaacov Cordovero (*Ramaq*), Yossef Caro, Chlomo Elkabetz… on a gardé de ces auteurs des écrits kabbalistiques et liturgiques jusqu'à ce jour.

Celui qui va révolutionner, approfondir, illuminer ce concept, de T.O., est Isaac Ben Chlomo Louria (1534-1572, Safed), appelé le « *Ari'zal* » (notre maître Rabbi Isaac, *Adonénou Rabbi Isaac,* acronyme), dont l'enseignement oral sera retranscrit par son élève Haïm Vital (1542, Safed-1620, Damas).

Il va fonder trois concepts mystiques fondamentaux : la théorie dite du « *Tsimtsoum* », ou « rétractation » divine pour laisser place à l'action humaine, la théorie dite de « *Chevirat Kelim* », ou brisures des vases, issue de l'action de cette intense lumière divine, qui s'est fracturée à la Création , peut-être au décours de la faute première, les étincelles consécutives, devant être rassemblées par l'homme pour reconstituer le faisceau lumineux primordial, et enfin le concept de « *Tikkounim* », consistant à réparer ou plutôt à parfaire le monde par l'homme. Là, est née cette idée que seul le *Ari'zal* a su magnifiquement développer.

L'action de chacun devient alors une partie de la reconstruction cosmique, de l'aboutissement que chacun doit apporter. Tout homme interagit avec le cosmos et réciproquement.

La déclinaison pratique quotidienne a été approfondie par la tradition rabbinique, dans le Talmud principalement pour nous aider à traiter les problèmes sociétaux liés aux divorces, à la libération de l'esclavage, au rachat des captifs, au traitement de la pauvreté… en somme, à résoudre les anomalies susceptibles d'avoir des conséquences individuelles ou sociales, ou communautaires, à traiter tous les manques.

T.O. dans cette idée est alors un principe juste, voir législatif s'il le faut, pour parfaire la société et l'humanité fragilisée.

Au-delà de la liturgie, de la prière à Dieu pour nous renforcer dans cette action, il y a aussi un travail collaboratif entre le Créateur et sa Création pour combler ces manques, ces défauts, ces difficultés ; en fait, « Parfaire le monde dans le royaume du Tout-Puissant », c'est notre devoir et non seulement un droit.

L'apport majeur du Ari'zal, a été de conjuguer l'observation de ces manques, de ces altérations avec l'appel à l'action humaine, dans cette quête perpétuelle de l'équilibre des forces.

Un thème rajouté par le Ari'zal, est celui de la *progressivité*, l'idée que toute avancée humaine doit se faire à petits pas comptés et sûrs, chaque jour ; chaque action apporte la pièce manquante, si petite soit-elle au vide existant ou constaté. C'est ce que nous avons tenté de dire lorsque nous avons parlé de « temps long ou court » de l'action des gouvernants, mais aussi de chaque composant de la nation.

Dans le cas de la pauvreté, considérée comme une insulte à la Création, pour Raphaël Draï, la réalisation intellectuelle et objective des lois de *Péah, Leket, Chi'ha, Chemita*, vont toutes dans ce sens, du T.O.

Il n'y a qu'un pas, pour considérer, pour certains Sages de la tradition, que Dieu a laissé intentionnellement une partie de sa Création imparfaite ou inachevée, afin de laisser la place à l'activité créatrice humaine. C'est l'objet d'un fait rapporté dans le *Midrash Tanhouma* (méthode herméneutique d'exégèse biblique, au nom, ici, d'un Rabbin du IVe siècle de l'ère chrétienne, passage hebdomadaire *Tazria*, chap. 5).

Un jour Turnus Rufus (général romain) demanda à Rabbi Akiva (rabbin du premier siècle) : « Quels actes sont les plus beaux, ceux de Dieu ou ceux de l'homme ? » R. Akiva répondit : « Ceux de l'homme ». (Turnus Rufus) lui dit : « Alors pourquoi accomplissez-vous la circoncision ? » Rabbi Akiva

lui répondit : « Je savais que c'est ce que vous aviez en tête, c'est pourquoi j'ai répondu que les actes des hommes sont plus beaux que ceux de Dieu.

Rabbi Akiva lui apporta des épis de blé et des miches de pain et lui dit : « Voici (les épis) l'œuvre de Dieu, et voilà (les pains) celle de l'homme. Les pains ne sont-ils pas plus agréables que les épis ?

Turnus Rufus lui répondit : « S'il désire la circoncision, pourquoi alors l'enfant ne sort-il pas du ventre de sa mère déjà circoncis ? Rabbi Akiva lui dit : Dieu n'a donné les commandements à Israël que dans le seul but de le purifier », et de compléter la Création de l'Homme.

Par ce biais, on comprend que l'homme, par cet acte de circoncision, complète l'œuvre du Créateur pour faire rentrer l'enfant dans l'Alliance.

Cette création volontairement inachevée ou imparfaite trouvera en fait son aboutissement, sa perfection, par le co-créateur, qu'est l'être humain.

Par l'ablation de cette peau, l'homme de foi doit supprimer les barrières naturelles faisant obstacle à la progression de l'enfant et à sa propre perfectibilité.

Le texte rapporté par le Midrash a une intention polémique, la discussion avec l'argumentaire de l'aspect « barbare » de cet acte, est connue.

En effet, si Dieu avait voulu que les enfants naissent circoncis, argument du général romain, il pouvait aisément le faire.

Le fait de s'attacher à une polémique évidente, doit générer une réponse radicale, aussi : « La Création est une Symphonie Inachevée » (Cf. plus haut, déjà cité) de Dieu, qu'il nous demande de prolonger et donc de parfaire.

De même, la pauvreté, autre incongruité du monde, a toujours existé, en cela l'idée n'est pas que ce soit une volonté

intangible du Créateur, mais au contraire la volonté assignée à l'homme de traiter cette imperfection.

Louer Dieu pour le bien, et combattre pour Lui, et pour la paix entre les hommes, représente pour le judaïsme, comme une « spiritualité active » et non béate ou passive. Croire au T.O. c'est reconnaître que le monde est apte à sa perfectibilité, à sa réparation, et non à la passivité, à l'impassibilité, à la contemplation béate, au repli sur soi.

Dans le même ordre d'idées, le traité talmudique *Babba Batra* (10, a) nous rapporte, toujours avec les mêmes personnages.

Turnus Rufus demande à Rabbi Akiva : « Si Dieu aime les pauvres, pourquoi ne les nourrit-il pas ? » Rabbi Akiva lui répondit : « Afin que nous soyons sauvés du purgatoire (par le mérite de la charité que nous donnons) ».

Il lui dit (Turnus Rufus) : « Au contraire, pour cela vous méritez d'être puni.

Je vais te donner une image, dit Akiva. Ceci est comparable à un roi qui s'est mis en colère contre son serviteur, l'a enfermé dans un cachot et a ordonné qu'on ne lui donne ni à boire ni à manger. Arrive une personne qui lui donne à manger et à boire. Lorsque le roi en entend parler, n'est-il pas furieux contre cette personne ? Or, vous êtes appelés « *Serviteurs de Dieu* ! » (Lévitique XXV, 55).

Rabbi Akiva lui dit : Je vais te donner aussi une image. Ceci est comparable à un roi qui s'est mis en colère contre son enfant, l'a enfermé dans un cachot et a ordonné qu'on ne lui donne ni à manger ni à boire. Arrive une personne qui lui donne à manger et à boire. Lorsque le roi en entend parler, ne récompense-t-il pas cette personne ?

Et nous sommes les enfants de Dieu (Deutéronome XIV, 1) : *« Vous êtes les enfants de l'Éternel, votre Dieu* ».

Le dernier exemple donne clairement à réfléchir sur l'indispensable nécessité à aider, accompagner, soulager, éduquer, soigner son prochain indigent, dans la misère, dans le besoin ; parfaire le monde au sein de cette famille humaine est alors essentiel. Cette chance qui m'est donnée d'agir de la sorte rétablit, à chaque fois, que « donner c'est recevoir ».

La pauvreté n'est pas une fatalité, elle est une création pour que nous agissions, pour que nous saisissions cette chance de faire pour l'autre au nom de l'Autre, que nous soyons pauvres, riches, gouvernants ; il est nécessaire et vital alors, que tous, soyons concernés obligatoirement.

De cette idée émane toute la grandeur et une vision quasi thérapeutique, du monde, et extirper ce mal humain, cette anomalie que nous traînons, qu'est la pauvreté.

Chacun d'entre nous, à sa place, à son moment, est assigné à sa mission qui donne un sens à sa vie, que seul lui peut accomplir, parce qu'il est là, à ce moment-là, que seul lui est apte à faire. C'est pour cela que nous sommes nés.

Il ne faut pas s'y tromper, ni avoir des ambitions trop hautes, ni être pressé, mais si modeste que soit toute action de cet ordre, elle est partie du T.O., et chacun y contribue.

Tant que la famine, la pauvreté, la maladie que nous pouvons traiter existent, le travail est devant nous.

Tant que les peuples se font la guerre, que les personnes se haïssent, que la corruption s'étend, tant que le chômage, le désœuvrement existent, tant que l'angoisse du lendemain, le désespoir est ancré en chacun parfois, notre mission n'est pas terminée.

Si on veut bien prêter l'oreille, on peut entendre, une voix intérieure et dans le ciel qui nous interpelle, et qui a déjà interpellé le Père de l'Humanité, pour lui dire : *Où es-tu ? Que fais-tu de ta vie ?*.

Rabbi Lord Jonathan Sacks, dans son livre, *« Lérapé Olam Chavour »* (« *Traiter un monde brisé* », hébreu, 2017, éditions

Maguid) rapporte une histoire à ce propos, dont nous avons déjà donné un extrait.

Dans les dynasties lituaniennes du XVIIIe siècle et début du XIXe vivait le deuxième de la lignée, des Rabbins de Loubavitch.

Il racontait qu'un soir, concentré dans son étude, il n'a pas entendu les pleurs de son enfant dans sa chambre. Son père, fondateur de la dynastie, Rabbi Chnéour Zalman de Lyadi (1745-1813), entendit les cris du petit enfant, s'approcha de lui, le prit dans ses bras jusqu'à ce qu'il se rendorme. Il coucha l'enfant, et revint vers son fils qui était toujours penché sur ses livres, et lui dit : « Mon fils, je ne sais pas ce que tu étudies, mais cette étude te rend sourd, et bouche les oreilles, plutôt que d'entendre les pleurs de ton enfant, à quoi sert cette étude, ce n'est pas considéré comme étudier la Torah ».

Vivre dans sa croyance, dans sa foi, c'est aussi entendre « les pleurs muets » de la souffrance de l'être seul et abandonné, du pauvre, du malade, de l'invalide et d'accepter d'y répondre sans quoi le monde n'est pas encore réparé, n'est pas encore parfait ; il reste beaucoup à faire, et de là où il se trouve, l'Éternel nous donne la force et l'énergie pour, faire ce travail de reconstruction avec Lui.